

À l'approche de l'archipel des Hébrides, le grondement de l'océan céda la place au silence. Une brume teintée de crépuscule enveloppa le petit chalutier dont j'étais l'unique passagère, de la passerelle au sommet du portique et de la poupe à la proue dont je ne distinguais plus le bastingage. Elle avala le ciel, noya les casiers sous ses nuances pourpre et or et rampa sur le pont détrempe.

Ne subsista qu'un léger clapotis, aussi espiègle que le rire de Logan, son capitaine, quand il menait un étranger dans ces contrées battues par les tempêtes : et hop ! son pas décidé sur le ponton et hop ! l'embarquement d'un bond agile et hop ! les amarres larguées en un tournemain tout en annonçant le départ.

Avec un tel maître à bord, il suffisait de se laisser guider. Le gilet de sauvetage qu'on ne savait par quel bout prendre paraissait simple à enfiler et les consignes de sécurité aisées à retenir.

À travers les embruns, j'observai sa barbe en brousaille, ses dents serrées sur le bec de sa pipe, ses lèvres arrondies sur le tuyau, son pouce et son index sur le bol en écume, un œil rêveur posé sur les braises rougeoyantes qu'il attisait, l'autre acéré, rivé sur la carte et le compas.

Le vieil homme et la mer.

Sa silhouette se fondait avec celle de la passerelle du *Fifie*, dont la coque était peinte d'un vert joyeux, et comme l'étrave fendait des flots invisibles, je m'accrochai au garde-corps persuadée que bientôt je basculerais par-dessus bord, victime du tangage, voire d'une vague scélérate. L'idée de ma noyade n'était en réalité qu'une pensée effrayante, de celles que mon esprit fabriquait à tout-va lorsque j'appréhendais l'inédit, comme ici, mon baptême de la mer. Il s'avéra que j'avais le pied marin et je pus m'abandonner à la danse du petit chalutier sur la houle.

Auréolée de la brume qui narguait Logan dans sa course contre le temps – il voulait accoster avant la nuit –, je découvris l'odeur et la saveur des embruns, dont les gifles m'arrachaient des larmes.

Le vent qui nous malmenait aux abords de l'île des brumes était sans nom, à l'instar de ceux qui rugissent le long des lochs et de la mer des Hébrides. Dans ces régions sauvages où la météorologie tient plus de la divination que de la science, nul homme n'avait jamais osé les baptiser. Ainsi étais-je – du moins l'espérai-je alors que nous voguions vers l'ouest – aussi anonyme que les vents et aussi libre que mon vieux capitaine, l'heureux solitaire qui avait épousé l'océan.

À bientôt trente-trois ans je n'étais mariée à personne, même plus à la médecine, dont j'avais brutalement divorcé après la mort d'un enfant. Ce décès n'avait pas été une perte de plus dans le service des urgences pédiatriques où nous étions soumis à l'impossible. Elle avait été celle de trop.

Ce qui restait de moi avait fui aveuglément ; le désespoir, la providence ou la destinée m'avaient guidée

jusqu'en Écosse, dont les paysages de légende habitaient les histoires que me racontait mon grand-père pour m'endormir.

Entendre le ressac, frissonner sous l'air glacial et le soleil pâlot et s'adonner au silence qu'il décrivait si bien : « Pas une voix à la ronde, simplement le ciel au-dessus, la mer en face et le vent tout autour. »

Cet endroit où il avait promis de me conduire un jour, je l'avais oublié, jusqu'à ce que le chagrin m'y ramène.

Ainsi, je m'étais échouée sur la promenade d'un petit port de pêche dont j'ignorais le nom. Les cabanes colorées des vendeurs de poisson étaient closes, le rideau du café tiré et les rues désertes ; chaque recoin sentait la morte-saison. Même les affiches publicitaires avaient été enlevées. Seules les bandelettes détachables d'une annonce papillonnaient dans le vent : il s'agissait d'une proposition d'emploi dans un lieu-dit, Haven Stone<sup>1</sup>. Le temps avait effacé le reste du texte, ne subsistait pour seul contact qu'une poignée de syllabes que j'avais traduites ainsi : « RDV à la marée. Demander Logan. »

Affamée et épuisée, je m'étais assise sur mon sac, résolue à embarquer avec le premier marin qui me conduirait sur l'île des brumes.

« Vous venez pour la petite annonce ? »

J'avais dit oui, sans même savoir de quoi il retournait, me laissant prendre avec soulagement dans ses filets. Pas un instant je ne me défiai de ce vieil homme à l'allure de père Noël, qui grommelait en gaélique et parlait un anglais mâtiné d'expressions incompréhensibles. Et puis,

---

1. « Pierre refuge ».

il savait s’y prendre avec les chats errants, et sans conteste j’en étais devenue un.

Nous avons échangé nos noms, assis sur des casiers à homards dans le bâtiment de la criée, et partagé son casse-croûte composé de pain et de hareng frais, le tout arrosé d’un Irn Bru soft pour moi, agrémenté d’un trait d’*uisge beatha*<sup>2</sup> pour lui. Et nous trinquâmes au hasard qui nous avait réunis, *Slàinte* !

J’avais imaginé, à sa teinte orange vif, que ce breuvage apprécié des Écossais aurait le goût de sa couleur. Mes papilles reconnurent tour à tour la saveur du bubble-gum, de la réglisse, de la fraise, de la ginger ale, ou des bonbons crocodiles Haribo mêlée à celle du sirop pour la toux goût caramel... avant de déclarer forfait, incapables de décrire l’ensemble, tant d’arômes s’y heurtant.

Cet instant joyeux durant lequel ce vieux marin s’était amusé de mes grimaces à chaque gorgée, avait achevé de me charmer. Il ne proposa pas de m’adopter, mais un refuge pour chats errants, loin des prédateurs, un *home sweet home*, là-bas au-delà de la mer, où ce que je fuyais ne saurait me rattraper. Il s’agissait, en échange du gîte et du couvert, d’instruire Liùsaidh<sup>3</sup> MacLaine, dix ans, scolarisée à domicile pour raisons de santé.

Qui j’étais avant d’embarquer à bord du *Fifie* et ce que je fuyais lui importaient peu. Mon inexpérience en tant que gouvernante et ma méconnaissance du gaélique guère plus. Cette place requerrait bien moins les compétences d’une gouvernante que les qualités de cœur

---

2. Littéralement eau-de-vie, les Écossais appellent ainsi le whisky. Se prononce : « Uch-que-ba ».

3. Équivalent gaélique de « Lucie ». Se prononce : « Lou-saille ».

– selon ses propres termes qui emportèrent d’ailleurs ma décision.

Alors que nous abordions les côtes, je songeai que cette petite annonce était aussi mystérieuse que la fantomatique brume qui entourait le paysage. Les doigts serrés autour de la rampe du garde-corps, mitaines glacées par le poudrin, j’espérais que ses nappes se déchiquetteraient enfin sur ses falaises.

En vain.

Le brouillard perdit peu à peu de ses couleurs avec la tombée de la nuit, mais son interminable manteau cotonneux nous escorta, de notre transfert sur l’annexe fixée à un corps-mort jusqu’à l’accostage, et s’opacifia à mesure que nous remontions le débarcadère à pied, guidés par le murmure du ressac. Le capitaine du *Fifie* me précédait d’une allure entraînante, et je me guidais au faisceau de sa lampe torche ; pas question de le perdre, on n’y voyait rien à deux mètres !

L’obscurité grandissait, je la sentais errer autour de moi, tentée de m’avalier, et mes pas rendus hésitants par la crainte de me perdre trébuchaient sur le chemin cabossé.

J’eus alors l’impression qu’on attrapait mes doigts gourds pour m’emmener.

Et le brouillard s’effiloça.

Sous une voûte étincelante, de gigantesques monts se dressèrent devant moi telles des vagues de basalte pétrifiées. Je m’arrêtai, bouleversée par la sensation que l’île des brumes déployait ses ailes immenses pour me recevoir. Et il ne s’agissait ni de l’accolade d’un vieil homme dont j’avais furtivement rêvé la tendresse ni de l’étreinte

d'un amant. Il ne s'agissait pas non plus des bras de mon père qui avaient bercé mon enfance, non.

C'était autre chose.

Un Être Ancien m'imposait silence et éternité.

Et alors que je foulai sa terre, la puissance archaïque de l'île des brumes m'étreignit tout entière. Elle était bien plus vivante que moi.